

avoir d'autre Dieu que Dieu lui-même ; que le Dieu des chrétiens veut être servi sans partage aucun, et que l'homme ne peut être simultanément à Dieu et au démon, à Dieu et au monde, à Dieu et à ses passions.

Après ces quelques observations, j'entre un peu plus intimement dans mon sujet. Qu'est-ce que l'homme M. F. ? L'homme, c'est un voyageur qui chemine vers l'éternité. Or, celui qui s'engage après délibération, dans une route, a toujours un but déterminé, il dirige ses pas vers telle ville ou tel village ; il va ici ou là et non ailleurs. Chrétiens, le terme du pèlerinage de la vie, c'est le ciel..... c'est l'enfer aussi ; car la vie, c'est un grand chemin aux extrêmes duquel se trouvent d'un côté le paradis, de l'autre le puits de l'abîme. Mais quelle est la fin de tout homme venant en ce monde, et spécialement de tout catholique ? C'est de gagner le ciel en glorifiant Dieu ici-bas par une obéissance parfaite à ses lois et à celles de sa sainte Église.

Nous sommes aussi des soldats : *militia est vita hominis super terram*. Or, que doit faire un bon soldat ? Lui est-il loisible d'être aujourd'hui au service de son roi, demain, sous les drapeaux de l'ennemi ; de fuir lorsqu'il faut monter à l'assaut, de dormir lorsque le clairon l'appelle au combat ? Alexandre avait un soldat à peu près de cette trempe ; il s'appelait du même nom que lui. Un jour, le grand capitaine perdant patience lui dit : Tiens, je ne puis plus te supporter, change de nom, ou change de caractère.

M. F., à combien d'entre nous Dieu n'a-t-il pas droit de parler de la sorte. Il nous a créés à son image et à sa ressemblance. Nous nous appelons presque du même nom que lui. Nous sommes immortels comme lui. Nous sommes les rois et les pontifes de la création, nous avons été rachetés au prix du sang de Jésus-Christ. Notre vocation est sublime, nous sommes conviés aux noces éternelles de l'Agneau ; nos fronts seront un jour ceints d'un aurole de gloire ; nous nous enivrons à la coupe des plus pures délices, délices dont nous avons un avant-goût, lorsque nous prenons place au banquet eucharistique. M. F., voilà le soldat chrétien, le voilà tel qu'il est et avec toutes ses espérances ; le voilà sur le champ de bataille, il a pour armes les mérites du sang de Jésus-Christ, et pour appui le Dieu qui a mis une fronde aux mains de David et qui a fait échapper le conducteur de son peuple aux fureurs de Pharaon.

(A continuer.)

Ducis ou la Réconciliation.

Nous commençons aujourd'hui une série d'études sur les œuvres et la vie intime des principaux écrivains qui ont honoré la France. Ces études faites avec impartialité et dans un but tout-à-fait chrétien, se recommandent d'elles-mêmes à l'attention et à la sérieuse réflexion du lecteur. On y trouvera combien ces hommes, si grands par leur savoir, étaient souvent d'une magnifique et touchante simplicité au sein de la famille et dans leurs rapports avec leurs semblables et quels bien ils firent avec le génie que Dieu leur avait donné. Tous les âges et toutes les conditions, nous n'en doutons pas, tireront de cette lecture un profit aussi solide que durable.

I

Jean-François Ducis naquit à Versailles en 1733. On peut dire qu'il offre le modèle du littérateur honnête homme. Il se consacra particulièrement à la poésie tragique, et ne produisit pas un seul ouvrage qui n'eut un but utile, un caractère de moralité. Dans toutes ses œuvres, l'amour de la vertu, l'horreur du vice, sont profondément empreints. Son style, soutenu par de grandes pensées, a de la force et de l'éclat. Nous en jugerons pendant le cours de ce récit. Ducis a produit aussi un grand nombre de poésies fugitives, aussi remarquables sous le rapport de la versification que sous celui de la pensée et du sentiment.

Aucun homme de lettres ne fut plus heureusement doté par la nature, que Ducis. Ceux qui l'ont connu dans sa vieillesse ont pu juger de son âme franche, expansive, de sa verve brillante, et, comme Andrieux, admirer en lui

L'accord d'un beau talent et d'un beau caractère.

Sa figure inspirait la confiance et provoquait l'attachement. Sa taille majestueuse et imposante pouvait intimider au premier aspect, mais bientôt on était rassuré par la douceur de sa voix, par le charme irrésistible de son regard. On ne pouvait le voir sans être ému de respect, l'entendre sans éprouver une émotion profonde ; et lorsqu'il paraissait à l'Académie française, couronné de cheveux blanchis par quatre-vingts hivers, entouré de jeunes poètes dont il était l'ami, le guide et le modèle, on eût dit Nestor au milieu des héros grecs. Les paroles qu'il leur adressait étaient si suaves, si pénétrantes, qu'Homère eût pu dire aussi de lui " que le miel coulait de ses lèvres."

Quel poète fut jamais mieux inspiré que Ducis ? Qui plus que lui savoura les jouissances et sut conserver toute la dignité de sa noble profession ?

" Un rouleau d'or, disait-il, ne vaut pas un heureux hémistiche ! "

Et lorsqu'il voulait exprimer à madame de la Grange, sa sœur, tout le bonheur qu'il ressentait en travaillant, il lui disait :

Pour moi, pour moi les vers sont toujours quelque chose...

Quand le cœur les conçoit, quand l'esprit les compose,

Ah ! qu'un poète est enchanté !

Il n'entend, il ne voit, il ne sent autre chose :

Ce n'est pas du plaisir, c'est de la volupté !

Ma sœur, conçois-tu bien ce qu'est la poésie ?

C'est le nectar, c'est l'ambrosie,

C'est la saveur des fruits, le doux parfum des fleurs,

C'est l'arc-en-ciel et ses couleurs,

C'est une ivresse, un charme, en un mot, c'est la vie !

Personne ne sentit plus vivement l'amitié que Ducis. Jamais il ne perdit un ami, et cependant son cœur confiant et sensible s'ouvrait facilement à tous ceux qui voulaient y prendre place. Thomas, Florian, Bitaubé, Bernardin de Saint-Pierre, Legouvé, Lemer cier, Andrieux, Parseval et Campenon y puisèrent, tour à tour, ce qui peut charmer l'esprit, et payer amplement le dévouement le plus sincère. Tous l'appelaient " notre Ducis," touchante expression qui donne une juste idée du sentiment qu'il inspirait à chacun d'eux ! C'était surtout lorsqu'un chagrin venait les troubler, lorsqu'un malheur venait les atteindre, qu'ils trouvaient, dans cette âme généreuse et patriarcale, toutes les ressources du